

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 3

Artikel: Pour la famille
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220064>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : GUST. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclamés, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les personnes qui ont reçu LE CONTEUR à l'essai depuis deux mois, que nous prendrons l'abonnement par remboursement avec le prochain numéro.



NOUTRON REGENT

Air : La Lisette de Béranger

I

Vaité grand temps que no z'étai bouébettes
Dans l'écoula à l'onclio Djan-Samuët.
Avoué totta 'na beinda de pernettes,
On dzérouettève pè la rita à Riquiet.
Djan-Samuët ? Tsacôn sè lo terève
L'a fé l'écoula à Seimlâo bin dâi z'an
Felhie et valets, jamé nion ne crosève,
L'étai, ma fâi, lo mèlhiâo dâi régents.

Refrain :

No z'apprennâi à fond totta l'arithmétique,
Lo système métrique, lo taux, lo capitâ,
L'accâo dâi participes, cliâo martschands d'eim-
l'barras.
Tot cein martsève âo pas sein jamé s'cinreim-
Tsi no, min dé bourrisque ! l'bliâ.

2

Djan-Samuët baillève min dé claques !
L'étai trâo bon po no fère gnoussi !
Mâ, po fère kaisi quauque barjaques,
Savâi adî quin verbe l'âo baillâ.
No z'inventâi dâi poison de problèmes
Iô lo pllie fôo restève einpacotâ.
L'étai tot fin po décrouillâ dâi thèmes
Que no fasant sètsi et ségottâ.

Refrain

3

Djan-Samuët, âo moti, la dèmeindze,
L'étai tserdzî d'eimmodâ lè couplliets.
L'avâi sa plliace âo pî dé la crêdeince
Iô lo menistre etâi cliiô tot solet.
Aprî lo prîdzo, totta l'asseimblâie
Tsantav' lo psauimo ein suiveint lo régent
Que dèvessâi l'âo baillâ l'eimmodâie
Et pû, aprî, allâ fermo ein an.

Refrain :

A l'écoulâ, assebin, apprennâi la musique,
La gamme, la tonique, lè dièzes, lè bémoo,
Lo premi, lo second, la basse, lo ténoo...
Avoué son violon, ie no tegnâi d'accôo.
Quienna balla musique !

4

Quand lè valets sant devegnâ dâi hommes,
Djan-Samuët Pest restâ l'onclio Djan.

L'étai plliési dé vère sti brave hommo,
Onco dzouveno avoué sé pâi tot bllians.
On le vavâi traci pè so pliantâdze,
Tsappliâ son boû, crouïonna son courti.
A l'Union, tsantève tant que l'âdze
L'avâi laissi on bocôn dé gozi.
zme refrain.

Tanta Suzette.

ONNA PREIRE

NOUTRON menistre l'étai allâ onna vé-
prâ verre onna villhè pas trâo malâda è
lâi avâi de quauquie boune parolé, po
terminâ pè onna prèire.

L'avâi, quemein bein dâi z'autre menistre que
vo cougnâité, l'habitude de cliioure le get quand
l'étai lo momein de la prèire.

Quand, l'eut fini et que râovre lè get, l'étai
solet ! La villhe, qu'avâi dâi tzaussons, l'étai
salliâte po allâ verré se son laci l'étai pa âo
fu ! L'avâi betâ su lò fornnet quand l'avâi vu
arrevâ lo menistre, po lâi offri on écualetta
de café aprî la vesita.

UN BON TEMPS

LA bise est cinglante, elle vous coupe le
visage et vous arrache les oreilles ; le
thermomètre marque — 13°. Les pas-
sants, emmitouffés, frôlent, rapides, les murail-
les et se saluent très sommairement au croisé.
Ce n'est pas un temps à faire des politesses
dans la rue. On ne voit pas de gens arrêtés
et bavardant, comme cela est fréquent au temps
chaud. C'est l'hiver.

C'est l'hiver. Et, grelottants, se soufflant
sur les doigts gourds, pour les réchauffer, ta-
pant l'une contre l'autre les semelles de leurs
souliers, les gens qui échangent leurs idées sur
la saison, déclarent, en cherchant à se convain-
cre : « C'est un bon temps ; il faut que l'hiver
se fasse ! » C'est la sagesse ; sagesse gelée,
soit, mais sagesse, tout de même.

Et l'hiver se fait. Mais il faut pour bien aller
qu'il y ait de la neige, de la glace, du froid,
de la bise, même, à la rigueur. Il faut que les
pieds sur les chenets, bien enveloppé de sa robe
de chambre ouatée, paresseusement blotti dans
un profond fauteuil capitonné, on se sente vivre
à la reconfortante chaleur de la flamme, avivée
par la bise qui ronfle dans la cheminée, il faut
qu'on savoure pleinement toutes les douceurs
de son chez soi.

Mais, direz-vous, c'est du sybaritisme, cela :
ça frise l'égoïsme. Devant votre feu qui pétille,
dans votre fauteuil capitonné, pensez-vous au
malheureux qui n'a pas de foyer où se réfugier
contre les rigueurs de la saison ? Et, si vous
y pensez, comment pouvez-vous éprouver un
moment de vrai bien-être ? Oh ! mais c'est ça,
vous n'y pensez pas ; vous vous défendez d'y
penser, même, afin de ne pas troubler votre
douce quiétude. Cette vie que l'on ne vit que
pour soi n'est qu'une demi-vie. La jouissance
qu'on croit en éprouver n'est qu'une illusion.
La vraie jouissance est celle que procure la gé-
nérosité, la solidarité, la commiseration.

Evidemment, ce genre de vie n'est pas si
facile que l'autre et ses débuts sont parfois pé-
nibles. Ce n'est pas une raison pour se décou-

rager, car la compensation est certaine et celle-
là, au moins, est complète.

Eh ! bien, oui, ce temps est un « bon temps »,
parce qu'il fait penser à ceux envers lesquels
nous devons agir dans un esprit de solidarité.
Il faut que l'hiver se fasse et qu'à défaut de la
moisson dorée de l'été, il fasse lever et mûrir
la moisson de la charité et de l'entraide.

J. M.

Une vieille idée. — A propos des restaurants po-
pulaires à bon marché, on a rappelé la tentative
faite sous Louis-Philippe des omnibus-restaurants.
Ce fut une création du vicomte Bothereil. Ses omni-
bus qui étaient plutôt des fourgons, passaient à
heure fixe dans les rues de Paris. A l'intérieur
étaient des fourneaux tout dressés et chauffés sur
lesquels des cuisiniers faisaient mijoter un certain
nombre de plats du jour. De temps à autre, un des
cuisiniers, quittant la queue d'une casserole, embou-
chait une trompette dont les sonneries connues an-
nonçaient le passage du véhicule reconfortant.

Les ménagères descendaient en hâte avec leurs plats
ou leurs assiettes et ces phrases retentissaient dans
un bruit de vaisselle :

— Deux fricandeaux à Madame ? — Qui veut du
canard aux petits pois ? — Enlevez les épinards au
jus. — De la dinde rôtie, il n'en reste pas. — Mon
civet de lièvre est retenu par la rue Saint-Honoré.

Il est triste d'ajouter que l'ingénieur vicomte Bo-
thereil fut mal récompensé de son invention. Il perdit
quatre ou cinq cents mille francs avec ses omnibus-
restaurants.

L'affaire croula non sans avoir été signalée par
une foule d'incidents des plus burlesques. Un jour
d'émeute, par exemple, les insurgés couchèrent sur
le flanc une voiture Bothereil pour la construction
de leur barricade. Quand, deux heures plus tard, les
soldats donnèrent l'assaut, ils ne furent pas peu
étonnés de voir pleuvoir sur eux, entre autres pro-
jectiles, des casseroles et des coulis, des cuisses de
poulet et des broches, des gratins et des marmites.

Temps bénis ! où êtes-vous ?

POUR LA FAMILLE

N'ENTENDEZ-VOUS jamais le dialogue
suivant : « Que fais-tu ce soir ? — J'ai
deux assemblées ». « Ou bien : « Quel
soir es-tu libre ? — Lundi, j'ai le chœur mixte,
mardi la société X, mercredi le comité Z, ven-
dredi on prépare la prochaine course (variante :
matche, concert, vente, fête) et samedi le syndi-
cat... »

Et je fais abstraction de ceux qui s'en vont
tout bêtement à la pinte... pour pinter. Même
les braves gens ne sont plus chez eux que pour
manger et pour dormir. Est-ce que vraiment
le but de la vie est d'être président d'une demi-
douzaine de sociétés ?

Notez que si le père déserte le foyer — même
pour de bons motifs — les enfants font de
même tant qu'ils le peuvent : Jules, à 14 ans,
entre au football et dès lors, il ne faut plus
compter le voir à la balade dominicale. Juliette,
à 15 ans, est vice-présidente du comité de se-
cours. « L'enfance heureuse à l'enfance malheu-
reuse », et elle aussi, se défile. La mère est seu-
le, retenue par les petiots qui ne peuvent encore
filer et qui croient, ô candeur, que le monde finit
à la porte de la maison. Et la mère s'ennuie. On
la rencontre le dimanche, poussant sa poussette,
l'air morne d'une veuve, parce que le mari a
une assemblée de délégués à N.

Là encore, je demande, de qui cela fait-il le bonheur ?

Y a-t-il quelque chose de plus ennuyeux qu'une assemblée avec son sempiternel programme : lecture de vieux procès-verbaux qu'on écoute en baillant, lecture monotone des comptes, discussion d'une proposition de l'ami P. relative à la révision de l'article 4 des statuts... alors qu'il fait si beau dehors... un beau dimanche où l'on aurait pu partir tous ensemble, le matin, sac au dos. On aurait pique-niqué à l'orée du bois ou au bord du lac. On aurait chanté, plaisanté. On se serait détendus et rapprochés les uns des autres dans la bonne humeur et la saine camaraderie qui naît de ce retour à la vie simple, à la nature. On serait rentré avec de beaux coups de soleil et de bons souvenirs. On aurait bien dormi là-dessus et le travail du lundi aurait été meilleur.

La multiplication des sociétés est un fléau pour la famille, contre lequel il faut réagir. La vie est courte et il faut la vivre le mieux possible sans nous ennuyer. Il y a des jeux, des lectures à faire en commun. Et quand nous sortons, tâchons de sortir tous ensemble. Tâchons surtout de garder nos enfants le dimanche, non pas pour une promenade au pas d'enterrement qui distille l'ennui à chaque mètre, mais pour une bonne balade. Pratiquons les sports en famille.

J'ai vu une fois sur la route toute une famille à bicyclette. C'était leur luxe. Et ils n'avaient pas l'air riche. J'aime rencontrer en été, sur les sentiers qui mènent à l'alpe, un papa avec ses filles et ses fils. Ils ont l'air heureux. J'aime surtout voir les ménages en pique-nique, parce que tout le monde peut y aller et chacun y trouve son compte. Mais pour cela, il ne faut pas attendre le dimanche comme catastrophe inévitable... le long dimanche aux bras ballants... Il faut l'organiser d'avance... avec programme spécial en cas de pluie (balade quand même ou visite de musée, jeux d'intérieur, etc.)

Et laissons autant que possible les sociétés aux vieux garçons. Ils n'ont pas d'autre joie, les pauvres ! (*La Coopération*.) (Communiqué par M. F. R. Campiche, archiviste, Nyon, pour le *Conteur Vaudois*.)

Conseils du « Conteur ». — Nous devons quatre choses au prochain : le supporter dans ses défauts, l'aider dans ses besoins, le consoler dans ses peines et l'édifier par nos exemples.

Cherchez dans la vertu le bonheur, cherchez dans la vertu la paix, elle est assez grande pour contenter vos désirs.

Il est injuste de rendre les gens responsables des illusions qu'on s'était faites sur eux.

Nous demandons à ceux que nous aimons les sacrifices que ceux qui nous aiment pourraient seuls nous faire : de là, déceptions de notre cœur.

Le bonheur est une branche sur laquelle on peut se poser, mais sur laquelle on ne peut pas faire son nid.

On oublie plus vite les bienfaits que les injures ; les caresses laissent moins de traces que les morsures.

L'amour ne dure souvent que le temps de se connaître et de se méconnaître.

Toute vérité, dès qu'on la formule, perd de son intégrité et glisse au mensonge.

Qu'y a-t-il de plus effrayant dans la vie ? Le grand bonheur.

La vanité se porte au dehors comme un sac d'écus, l'orgueil se porte en dedans invisible.

Pour certaines femmes en vue, mondanité, vanité, sport ; la charité même est un sport.

LE REVEIL DU 22

LUNDI matin, j'ai bien ri. J'avais passé ma journée à V. avec quelques amis. La journée fut calme, mais la soirée ne se passa point sans quelque trois décis, tant et si bien que je manquai froidement le dernier train. Que faire à cette heure tardive, sinon aller me coucher bourgeoisement en quelque bon petit hôtel bien tranquille ?

Le portier de l'hôtel, réveillé sans doute d'un rêve d'or, me fit un accueil où ne reluisait pas l'enthousiasme.

Il m'annonça, néanmoins, que j'occuperais le *vingt et un*.

Il faut vous dire que je tenais énormément à me trouver à Lausanne le lendemain de très bonne heure. Mais cet oubli n'a aucune importance, et il est temps encore de vous aviser de ce détail.

Dans le bureau de l'hôtel était accrochée une ardoise sur laquelle les voyageurs inscrivent l'heure à laquelle ils désirent être réveillés. J'eus toujours l'horreur des réveils en sursaut. Aussi ai-je, depuis longtemps, contracté la coutume d'inscrire, non pas le numéro de ma chambre, mais celui des deux collatérales.

Exemple : j'habite le 21 ; j'inscris, pour être réveillé à telle heure, le 20 et le 22.

De la sorte, le réveil est moins brusque. (Truc spécialement recommandé à MM. les voyageurs un peu nerveux.)

La nuit que je passai dans cette auberge fut calme et peuplée de songes bleus.

Au petit jour, des grognements épouvantables m'extirpèrent de mon sommeil.

Une grosse voix, tenant de l'organe de l'ours, ronchonnait :

— Ah ! ça est-ce que vous n'allez pas me f... la paix ? Qu'est-ce que ça peut me f... à moi, qu'il soit 5 heures. Espèce de brute !

C'était le 20 qui tenait rigueur au garçon de le réveiller contre son gré.

Quant au 22, la chose fut encore plus épique. Le garçon frappa à la porte : pan, pan, pan.

— Hein ! fit le 22, qui est là ?

— Il est 5 heures, monsieur.

— Ah !

Le garçon s'éloigna.

Je collai mon oreille sur la cloison qui me séparait du 22, et j'entendis ce dernier murmurant d'une voix délabrée :

— 5 heures ! 5 heures ! Qu'est-ce que j'ai donc à faire, ce matin ?

Il sortit de l'hôtel en même temps que moi. C'était un homme d'aspect tranquille, mais dont l'évidente mensuétude se teintait, pour l'instant, d'un rien d'effarement.

Je gagnai la gare hâtivement, mais non sans me retourner parfois vers mon pauvre 22.

Maintenant, il fixait le firmament d'un regard découragé, et je devinai, au mouvement de ses lèvres qu'il disait :

— Que diable pouvais-je bien avoir à faire, ce matin à 5 heures !

Un placier peu banal. — C'était en 184... un négociant de Lyon revenait de Paris à sa ville natale.

Dans le coupé de la diligence se trouvait, près de lui, un grand gaillard, gaseonnant en diable, mais, admettant, le meilleur et le plus charmant compagnon de voyage qui se pût trouver.

En descendant à Lyon, le négociant, charmé de la verve et de l'« entregent » de son voisin, s'écria :

— Sacrédié ! que je suis content d'avoir fait votre connaissance !... vous êtes un bon enfant, un bon vivant !... vous avez une « blague » d'enfer !... Faisons un marché ! Voulez-vous ?

— Dam ! Lequel ?

— Tenez, venez dîner avec moi : entre la poire et le fromage nous parlerons de cela... j'ai une idée... allons, acceptez ?

— Soit, mais je paie mon écot, j'y tiens...

— Comme vous voudrez !... est-il drôle ! Ah ! je vous aime comme cela !...

On se mit à table : le négociant propose au grand gaillard une place de commis-voyageur pour sa maison — c'était là son idée.

— Je m'y connais, dit-il, je vous ai toisé tout de suite !, vous ferez votre chemin !

— Mais, mon cher monsieur...

— Ça, de quoi vivez-vous ?

— Peu... de peu de choses !...

— Encore ?... Que gagnez-vous par an dans votre partie ?

— De 20 à 30.000 francs par an !

— A quoi faire ! mon Dieu, demanda l'autre déappointé.

— A noircir des feuilles de papier avec une plume.

— Bah ! farceur !... mais comment vous nommez-vous donc ?

— Alexandre Dumas !...

AFFAIRES ADMINISTRATIVES



HACUN sait que chaque année M. le Préfet procède à l'inspection des archives des communes de son district. Ce digne magistrat « fait » en général une commune par jour, suivant un programme établi d'avance.

La scène se passe au téléphone.
Drrr... Drrr... rr...
— Allô ! voilà la Préfecture ! Qui demande ?
— C'est de la part du syndic de Prangins.

Comme M. le syndic doit s'absenter mardi pour une affaire urgente, il faut demander à M. le Préfet s'il lui serait possible de venir pour la visite des archives mercredi au lieu de mardi ?

— M. le Préfet est absent, mais d'ores et déjà, je puis vous assurer qu'il ne pourra pas aller à Prangins mercredi, car ce jour-là il « fait » *Le Vaud*.

— !!... O. D.

LE CHARRETIER ET LE CURE

Dans un chemin montant, au soleil exposé,
Un attelage composé
De deux robustes bœufs tirait, à perdre haleine,
Sur un charriot pesant, chargé de pesants bois.
Bien qu'il fût excité du geste et de la voix,
Il allait en avant de quelques pas à peine,
Un autre effort encore, et puis il s'arrêta.
Le charretier frappait, blasphémait, tempêtait...
Un bon curé survint, et de l'homme s'approche ;
Sur un ton paternel doucement lui reproche
Son langage offensant les mœurs et le Bon Dieu :
« Pensez-vous, lui dit-il, mieux vous tirer d'affaire
Par tant d'imprécations et par tant de colère ?
Douceur, patience, en pourraient tenir lieu.
Essayez : croyez-moi, changez votre système ? »

Le maître des deux animaux
Lui dit : « Prenez ma place et commandez vous-
[même ? »

Le curé dit alors avec un calme extrême
« Mes bons amis les bœufs, je vous plains pour
[vos maux

Pourtant, ne faites pas trop les mauvaises têtes.
Ne valez-vous pas mieux que de rétifs chevaux ?
Allons ! en avant !... hue !... Montrez que vous êtes

De fortes et dociles bêtes ?

Quand vous serez à la maison,
Je vous le dis par Saint-Antoine,
Vous aurez foin, vous aurez son,
Et pourquoi pas ? encore de l'avoine ! »

A tous ces alléchants propos,
Il joignait de la main, caresses sur le dos.
Mais pitié, compliments, commandements, promesses

Tour à tour dix fois répétés,
Ne firent pas plus que caresses.

Les ruminants se voyant bien traités,
A demeurer ainsi paraissaient entêtés.
Tranquillement l'attelage rumine ;
Le charretier sourit ; le prêtre a triste mine.

Lui, si prudent de langage qu'il fût,
Outré de ne pouvoir parvenir à son but,
La moutarde soudain lui montant à la tête,
Il vous exhale un formidable... Zzzut !

Et puis d'autres jurons... Mais tout court il s'arrête
Il voit qu'à se mouvoir l'attelage s'apprête,
Preuve que patience et douceur
Ne font pas parfois autant que rigueur.

La Source.

Une histoire du Tonkin. — Voici une petite anecdote extrême-orientale qui ne manque pas de saveur. Elle évoque le souvenir du vers de Victor Hugo :

L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Un jour qu'il était allé réprimé les troubles dans un coin du Tonkin, un fonctionnaire appela un haut mandarin dans une pagode et lui dit :

— Voici, la paix est revenue dans ton pays grâce à mon énergie. Maintenant, je m'en vais, mais fais attention, je vais laisser dans ce temple mon œil et tout ce que tu feras il le verra !...

Et enlevant de son orbite son œil gauche, il le déposa noblement près d'un boudha de jade, en présence du mandarin effaré.

Puis, d'un pas majestueux, il s'éloigna...

Depuis, l'œil est toujours dans la pagode et le pays est toujours tranquille.

Nous devons dire que cet administrateur est borgne, qu'il porte un œil de verre etc... qu'il en avait d'autres de rechange dans sa valise.